



Suave Mari Magno



O.J MAN

Suave mari magno...

Il est doux, quand, sur la vaste mer...

Commencement d'un vers de Lucrèce (De natura rerum, II, 1). Le sens complet est :

« Il est doux, quand, sur la vaste mer, les vents soulèvent les flots, de regarder, de la terre ferme, les terribles périls d'autrui ».

Ces mots s'emploient pour marquer la satisfaction que l'on éprouve soi-même à être exempt des périls auxquels les autres sont confrontés...

**Un jour,
Une lettre,
Un Président...**

Le Président jeta la lettre sur son bureau. Il venait d'en relire certains extraits d'une voix haute et pleine de colère. Ses conseillers appréhendaient maintenant sa réaction.

- Combien en avez-vous reçu ainsi ?
- C'est la quatrième, Monsieur le Président.
- Et c'est seulement maintenant que vous me prévenez alors qu'elles m'étaient toutes adressées ?
- C'est la procédure, Monsieur le Président.
- Je n'en ai rien à foutre de la procédure quand c'est quelqu'un qui annonce des choses comme celles qu'il y a dans ce courrier.

Aucun des conseillers présents dans la pièce ne voulait se mettre en avant. Le Président posa encore quelques questions. Ils le connaissaient tous et redoutaient sa colère. Ils se contentaient donc d'attendre que l'orage passe.

- Je vais être extrêmement clair. Si vous n'êtes pas capable de le stopper, faites le nécessaire pour trouver quelqu'un de compétent en la matière. Je n'ai qu'une seule exigence : Qu'il ne soit pas en mesure de réaliser ses menaces. Vous avez à votre disposition tous les moyens que vous jugez utiles. C'est un cas de sécurité nationale.

D'un regard perçant, le Président toisait alternativement chacun de ses conseillers. Quand leur tour venait, ils hochaient la tête pour bien manifester leur approbation. Il se tut quelques secondes avant de conclure, d'une voix forte :

- Que foutez-vous encore ici ? Vous devriez déjà vous être mis au travail.

C'était le signal qu'ils attendaient. Ils se dépêchèrent de quitter la pièce. Une fois dehors, ils s'accordèrent sur le fait que le Président ne leur avait jamais paru aussi inquiet...

*

Avant le jour 1...

I Tu duca, tu signore e tu maestro - *tu es mon guide, mon seigneur et mon maître –*

Paroles de Dante à Virgile, qu'il prend pour guide dans sa descente aux enfers.

Il se souvenait avec précision de leur premier et unique entretien. Il lui avait fallu plus de trois ans pour obtenir un rendez vous avec le Scorpion.

Il savait que la tête du Scorpion était mise à prix. C'était l'homme le plus recherché du pays, car considéré par les dirigeants comme le principal obstacle à leur tranquillité. Même si la presse nationale le dépeignait comme un dangereux terroriste, personne n'ignorait que sa popularité était toujours croissante. Il la devait en partie à son journal, « le Lien », qui était publié clandestinement chaque trimestre. Ceux qui participaient à sa création ou à sa diffusion risquaient la peine de mort et ceux qui le lisaient pouvaient être envoyés en prison. Dans chaque numéro, le Scorpion faisait une radioscopie de leur société et du contexte international. Il expliquait le sens de son combat. Il dénonçait les exécutions maquillées en accidents, les disparitions qui cachaient des assassinats politiques, les corruptions. Il fournissait des données économiques, des chiffres précis et argumentés. Il bénéficiait d'indicateurs à l'intérieur même du gouvernement et certains doutaient, malgré des preuves irréfutables, de l'histoire de sa vie tant elle semblait incroyable.

Le père du Scorpion était un membre du gouvernement à l'époque où le pays était économiquement très pauvre. Il avait œuvré pour l'alphabétisation de la population, considérant que c'était indispensable à un éventuel futur développement. Lors de la révolution de mars, il avait été envoyé en prison comme tous les autres membres du gouvernement en place. Quelques mois plus tard, il était libéré et avait alors expliqué à son jeune fils de onze ans sa vision des évènements :

La presse internationale présentait les révolutionnaires comme des héros ayant renversé une dictature. Des chefs d'états de puissantes nations étaient venus témoigner de leur volonté d'aider le nouveau Président démocratiquement élu. Ils avaient indiqué qu'ils allaient soutenir l'économie du pays pour permettre une amélioration du niveau de vie de chaque habitant. Des multinationales avaient commencé à implanter des sociétés, pour aider les habitants en leur donnant du travail.

Son père avait alors commencé à essayer de former une opposition pour reprendre le pouvoir. Il avait jugé opportun de faire un journal. Le Scorpion se souvenait du premier numéro qui lui avait servi de base, des années plus tard, pour faire le premier exemplaire du « Lien ». Son père précisait dès l'édito que l'élection avait été truquée pour mettre au pouvoir un homme corrompu à la solde des gouvernements étrangers et des multinationales. Il indiquait clairement la façon dont les élections avaient été organisées, pour donner au monde l'image d'une démocratie. Il expliquait que l'intérêt soudain de ces puissances économiques et politiques n'avait qu'une origine : la découverte d'une richesse naturelle totalement inexploitée et donc potentiellement très rémunératrice. Son père ajoutait qu'il y avait là une formidable opportunité de développement pour le pays dans son ensemble. Il pensait que, malheureusement, les hommes en place n'étaient que des marionnettes, à la solde d'hommes bien plus puissants. Son père disait tout ce qu'il pensait : Il imaginait un très fort enrichissement de quelques dizaines d'hommes et de colossaux bénéfices pour des multinationales qui continueraient à faire ce qu'il fallait pour que les dirigeants

politiques internationaux maintiennent en place le Président. L'article se terminait par un appel à une manifestation nationale qui devait être organisée environ trois mois plus tard, jour de fête nationale.

Les locaux du journal avaient brûlé dans la nuit qui précédait la parution du premier numéro. Son père et ceux qui partageaient ses convictions étaient à l'intérieur. Seuls quelques ouvriers avaient pu s'échapper. Tous les autres étaient morts, brûlés vifs. La mère du Scorpion avait dénoncé un assassinat. Elle avait produit quelques exemplaires du journal, à partir des nombreuses maquettes qui étaient à son domicile. Elle avait ajouté une page qui expliquait qu'elle faisait l'objet de menaces, tant pour elle que pour ses enfants. Elle avait été kidnappée. Son corps ainsi que celui de ses deux fils de sept et onze ans et celui de sa fille de trois ans avaient été retrouvés trois jours plus tard. Ils avaient été égorgés. Depuis ce jour, personne n'avait créé un véritable parti d'opposition.

Le Scorpion avait été épargné. Au moment des faits, il se trouvait en vacances chez son oncle, à la campagne. Il avait quatorze ans. Dix ans plus tard, le jeune homme jetait, l'un après l'autre, quatre hommes nus au fond d'une fosse infestée de scorpions. Il s'agissait des assassins de sa mère. Ils étaient attachés, mais pas bâillonnés. Les hommes hurlèrent tous jusqu'à leur dernier souffle. Cet épisode fut à l'origine de son surnom.

Jusqu'à cette action qui fit sa renommée, le Scorpion n'avait jamais critiqué le régime en place. Au cours des vingt années qui suivirent, il entra en clandestinité. Son oncle était à ses côtés. Pendant toutes ses années, lui non plus n'avait jamais émis publiquement le moindre commentaire à l'encontre des dirigeants de son pays. Par contre, une fois sa journée de travail finie, il avait chaque jour œuvré pour fonder leur « cellule ». Celle-ci était constituée de deux hommes et deux femmes que son oncle avait jugé comme étant dignes de confiance. Chacun d'entre eux, une fois intronisé comme membre, avait pour charge de créer et d'animer sa propre cellule de quatre personnes. Pendant ces années de silence, des cellules s'étaient ainsi créées à travers tout le pays. Certaines organisaient des réunions quotidiennes tandis que d'autres membres ne se voyaient qu'une fois par mois. Certaines cellules disparurent au cours de ces années par manque de motivation devant l'absence d'action concrète. La consigne qui circulait d'une cellule à l'autre était d'attendre le jour où tout serait prêt. Ce moment tant attendu se produisit à l'entrée en clandestinité du Scorpion. Il activa alors toutes les cellules. En moins d'un mois, elles étaient toutes opérationnelles. Deux mois plus tard, une page établissait quelques règles de sécurité. Elle était intitulée « le Lien ». Moins d'un an après, c'était le premier exemplaire du journal. Celui-ci n'était diffusé que par les membres. Une fois lu, ils avaient pour consigne de l'abandonner dans un lieu public. Cette requête était formulée sur le journal lui-même de sorte qu'il était à priori impossible de savoir si quelqu'un qui le lisait était un membre d'une cellule ou si c'était un exemplaire déposé par quelqu'un d'autre précédemment.

L'oncle du Scorpion avait été capturé au bout de douze ans de combat en se rendant, déguisé, à l'enterrement de l'un de ses amis. Il avait été torturé pendant trois jours. Un membre d'une cellule avait réussi à s'introduire dans les locaux où il était détenu. Ce membre courageux avait pu tuer l'oncle du Scorpion pour abrégier ses souffrances. Afin de ne pas être lui-même torturé, il s'était ensuite donné la mort. C'était le père de l'homme qui faisait maintenant face au Scorpion.

Les deux hommes se serrèrent la main. Le Scorpion invita son hôte à s'asseoir et prit la parole :

- Je suis heureux de vous voir. Ne voyez pas autre chose qu'une obsession sécuritaire de ceux à qui j'ai confié ma vie dans les difficultés que vous avez pu rencontrer pour me voir depuis tant de mois.
- Je suis moi aussi très heureux de pouvoir être en face de vous et je félicite vos hommes pour la qualité de leur travail. Je les remercie aussi car il n'y a pas eu que des inconvénients à cette enquête dont j'ai fait l'objet depuis ma demande initiale.
- Comment cela ? Dites m'en plus...

L'homme sourit avant de répondre.

- Je me doute que je ne dois pas qu'à mon physique le fait que de somptueuses créatures, expertes dans l'art de l'amour, aient fini dans mon lit.

Cette fois, ce fut au tour du Scorpion d'afficher un large sourire :

- Vous avez raison. Si je ne connais pas les méthodes d'investigation de mes hommes de façon détaillée, je ne suis pas sans ignorer qu'ils m'ont déjà expliqué qu'une femme obtient énormément de renseignements sur un homme en une nuit. Ravi que vous ayez apprécié cela.

Les deux hommes parlèrent ensuite de leurs parents respectifs. Assez vite, le sujet de conversation s'orienta sur les notions d'engagement individuel pour un intérêt collectif. Le Scorpion se confia :

- C'est un point sur lequel j'ai souvent réfléchi. J'incarne quelque chose pour de nombreuses personnes et mon oncle m'a toujours dit qu'il était de ma responsabilité personnelle de l'assumer. Je dois donc penser à protéger ma vie, parce qu'elle me dépasse et qu'elle représente une somme de travail pour des milliers d'autres personnes.

Son interlocuteur approuva d'un hochement de tête et réagit :

- Mon père me parlait beaucoup de politique. Il me disait qu'à travers le monde entier, il y a toujours eu des conflits. Il considérait que dans certaines situations, c'est de la lâcheté d'attendre que d'autres hommes règlent des problèmes qui vous concernent directement. Son engagement vient de là. Il m'a toujours dit qu'il donnerait sa vie s'il avait l'espoir que cela puisse améliorer celle des générations suivantes. Son action n'était donc pas une surprise pour moi. Je l'ai pris comme un acte d'amour et j'en tire une grande fierté qui n'empêche évidemment pas la douleur due à son absence.
- C'est suite à ses idées que vous avez fait de brillantes études en politique ?
- Il y a forcément une influence de nos parents. Un psy dirait que si on fait le contraire de ce qu'attendent les parents, c'est qu'on est encore plus influencé par eux que si l'on se conforme à leurs souhaits.

Les deux hommes échangèrent ainsi pendant plusieurs minutes leurs points de vue sur la vie. Le Scorpion posa des questions sur le regard que l'homme portait sur ses études en marketing. Il admit qu'il avait demandé à des personnes d'intervenir pour que ses dossiers scolaires soient irréprochables mais avoua qu'il ne pouvait pas déterminer si ses requêtes avaient eu le moindre poids. De son côté, l'homme confia au Scorpion qu'il était surpris par son apparence très jeune. Même s'il connaissait son âge, quarante cinq ans, il s'attendait à voir un homme beaucoup plus usé par ses années de combat dans la clandestinité.

Au bout d'un moment, une certaine confiance s'était installée. Chacun avait pu jauger l'autre et constater que le courant passait bien entre eux. Le Scorpion prit l'initiative d'aborder le sujet qui les réunissait :

- Bien. Je ne vous cache pas que j'ai des journées bien remplies et que le surplace est toujours déconseillé pour ma sécurité. Au-delà du plaisir que j'ai à passer un moment avec vous, et à voir l'homme que vous êtes devenu, vous avez parlé à mes hommes d'un projet que vous souhaitiez me soumettre. Vous avez absolument refusé d'en dire plus et c'est notamment ce qui explique que notre entretien ait été si longtemps différé. Le seul critère du sacrifice de votre père ne pouvait suffire, j'espère que vous le comprenez. Vous auriez tout autant pu vouloir me tuer pour le venger. Alors, de quoi souhaitez-vous me parler ?
- Ne vous faites pas de soucis. Encore une fois, je comprends vos hommes, et leurs précautions sont totalement légitimes. J'imagine la complexité que représente pour eux l'organisation de cet entretien. J'en viens maintenant à mon projet.

L'homme avait répété, chronomètre en mains, devant un miroir son discours. Il en avait fait certaines versions raccourcies et d'autres plus détaillées. Il s'était filmé pour mieux juger de son ton de voix, ses inflexions et déterminer les moments où l'attention du Scorpion pouvait diminuer. Il se sentait donc prêt et choisit de partir sur la version la plus courte de son monologue. Il se repositionna dans son fauteuil, se penchant en avant vers le Scorpion, comme pour se rapprocher et renforcer leur connivence naissante. Le Scorpion s'avança à son tour, tendant le buste vers son interlocuteur. Ils étaient maintenant très proches et ils pouvaient murmurer sans qu'aucun des gardes du corps ne puisse les entendre. L'homme prit la parole :

- Je vous propose de vous édicter un certain nombre de postulats qui régissent mon action. Si l'un d'entre eux ne vous convenait pas, j'aurai commis une erreur d'appréciation par rapport à ce que j'imagine que vous pouvez penser. Interrompez-moi alors pour que nous puissions en débattre. Sinon, je vais essayer de vous résumer en quelques minutes le fruit de plusieurs années de réflexion.

Le Scorpion approuva d'un sourire et l'invita à poursuivre d'un geste de la main.

- Voilà mes postulats de départ : Je dois à la chance le fait d'être vivant. Je dois à cette même chance d'avoir pu suivre des études au niveau international. A partir de là, soit je profite de cette chance pour la transformer en réussite personnelle, soit je choisis d'essayer d'en tirer un profit pour la collectivité. J'ai fait ce second choix. Plus de quatre vingt dix pour cent de nos habitants vivent en dessous de ce qui est considéré par les économistes comme le seuil de pauvreté. Il en va de même pour trois à quatre milliards

d'individus. Les prévisions climatiques des années à venir laissent entendre que des populations devront être déplacées car leur milieu naturel sera inhospitalier. L'eau pourrait manquer encore plus qu'aujourd'hui et la famine devrait continuer à toucher une population à la démographie galopante. Bref, rien de bien positif à l'horizon.

D'un mouvement des yeux, le Scorpion manifesta son approbation. Il garda le silence. L'homme poursuivit.

- Aussi stupéfiant que cela puisse paraître, les environ un milliard d'individus qui vivent dans l'opulence – Je dis ça sans aucune notion de conviction politique mais au sens où c'est un fait admis en comparaison du niveau de vie du reste de la population mondiale - ont pris conscience, avec la crise économique mondiale, de la fragilité et des dangers de leur système. Ils ont aussi pu s'apercevoir que des sommes vertigineuses pouvaient soudainement sortir des caisses alors même qu'elles étaient soi-disant vides au début de la crise. Le fait qu'une partie seulement de ces sommes puisse contribuer à résoudre certains fléaux qui touchent plusieurs milliards d'individus n'a été communiqué que par quelques uns, mais n'a eu strictement aucune conséquence en terme de décisions ou actes au niveau des dirigeants.

Une fois encore, le Scorpion resta silencieux au moment où l'homme reprenait son souffle.

- Mon expérience personnelle, pour avoir vécu au milieu de ce milliard d'individus privilégiés dès la naissance, est simple : ils ne se sentent pas concernés sans que cela n'enlève absolument rien à toutes leurs qualités. Simplement, ils considèrent que les problèmes qu'ils ont à affronter sont suffisants pour ne pas avoir à se préoccuper des soucis des autres. Et leurs dirigeants n'ont généralement qu'une préoccupation : Leur réélection ou leur carrière après leur mandat. Le meilleur moyen pour eux de s'assurer une relative tranquillité consiste à satisfaire plus de la moitié de leur population. Cela m'a toujours effaré de voir un homme en place postuler pour un renouvellement de sa fonction en osant articuler sa campagne sur le thème du changement. Mais c'est ainsi, et chacun y trouve son compte. Les dirigeants qui confortent leur situation personnelle et les habitants qui ont pour leur conscience le fait qu'ils ne sont pas aux manettes pour pouvoir agir.

Le Scorpion était attentif. L'homme avait conscience d'égrener un certain nombre de poncifs mais il lui semblait obligatoire d'en passer par là pour justifier ses propos qui allaient suivre.